Romes 27736
FRC 4
Case
FRC
23867

A O MES COLLÈGUES!

SE peut-il que ce soit vous qui précipitiez l'État vers sa ruine. Quel bandeau fatal couvre vos yeux ! Vous accusez les tribunes et les factions de l'anarchie qui règne dans votre assemblée; mais non, c'est vous seuls qui en êtes la cause, vous cherchez vainement à vous étourdir, vous parlez de quitter Paris; en changeant de lieu, changeriez-vous donc de caractère? C'est vous qu'il faut réformer, ou bien, sachez que vous imprimez à vos noms une tache d'ignominie qui passera à la postérité. Vous lui aurez donné l'exemple de l'assemblage le plus monstrueux qui ait jamais existé en politique, elle ne le verra qu'avec horreur. Le peuple a bien raison de vous sommer de déclarer si vous vous croyez en état de sauver la patrie. Il voit mieux que vous à quel point d'avilissement vous êtes descendus. Il voit votre insouciance dans cet état

THE NEWBERRY
LIBRARY

horrible, et il en frémit. Éveillez-vous donc il est tems, jurez dans vos cœurs d'exécuter vos réglemens. Fuyez comme des pestiférés les infracteurs, et laissez les seuls sur leurs banquettes. Serrez-vous en masse autour de la colonne de la constitution, et formez une majorité respectable qui écrase tous les mal-intentionnés. Ne délibérez pas plus long-tems; mais que vos résolutions soient fermes, et que le lendemain ne les voie pas effacées; agissez aujourd'hui, demain peut-être il ne sera plus tems. Hésiteriez-vous encore? Apprenez que la honte et l'opprobre vous suivront dans vos départemens; on vous reprochera votre lâcheté. Vous aurez beau dire que les jacobins ou les feuillans qui étaient dans votre sein y mettaient le désordre; que vous n'étiez pas libres dans vos opinions; que vous étiez hués, menacés par les tribunes. On vous répondra: hommes faibles, si vous l'aviez voulu, vous auriez fait cesser ce scandale, ou plutôt il n'aurait pas pu naître. La majorité ne fait-elle pas la loi? pourquoi ne faisait-elle pas rentrer dans l'ordre ceux qui osaient le troubler? Elle mérite tous nos mépris et toute notre indignation. A quoi pensions-nous lorsque

nous vous avons élevés à un poste aussi honorable. Nous croyions que vous nous sauveriez, et nos yeux attendris vous ont suivi jusques dans votre enceinte; mais nous y avons vu entrer avec vous la discorde, qui vous a armé de poignards que vous tournez contre la patrie. Quel spectacle pour ses enfans de la voir déchirer par ceux qu'ils avaient chargés de la défendre! Ah craignez que le désespoir du peuple ne fasse justice de ses bourreaux. Écoutez ses cris douloureux. Si vous êtes sourds à cette voix foudroyante, vous êtes morts; il ne reste plus qu'à traîner vos cadavres hors de cette enceinte. Les lâches fuiront; les hommes d'un courage mâle oseront seuls s'asseoir à vos places.

Mais s'il reste encore une étincelle de chaleur dans vos cœurs, ranimez-vous, ralliez-vous, punissez sévérement le premier qui enfreindra vos réglemens. Mettez de l'ordre dans vos travaux. Employez les talens de plusieurs de vos membres qui sont dans l'inaction. Formez différentes commissions pour surveiller chaque ministre en particulier; que ce soit à elles qu'on fasse d'abord toutes les dénonciations qui agitent continuelle-

475

ment l'assemblée. Elles sauront les apprécier puisqu'elles verront tout. C'est alors qu'ils trembleront tous ces ministres qui jusqu'ici se sont joués de vous, parce que vous les avez poursuivis dans une forêt sombre, dont vous ne connoissiez pas les routes. Par une surveillance bien entendue, creusez un précipice des deux côtés du sentier de la constitution. Qu'ils y marchent librement, mais qu'ils périssent s'ils s'en écartent.

Tel est le vœu d'un de vos collègues, qui ne voit pas périr froidement sa patrie. Son amour violent pour la liberté et pour la constitution de son pays lui servira d'excuse si vous ne trouvez pas ses expressions mesurées.

F. Pomiés,
député du département de l'Aveiron.

De l'imprimerie de Volland, rue des Noyers, N°. 38.